

HENRY BAUCHAU

Les années difficiles



JOURNAL 1972-1983

ACTES SUD

LES ANNÉES DIFFICILES

Comme toujours j'ouvre ce cahier avec une sorte de joie et d'espoir. Il me semble après tous ces mois si durs que l'année doit être meilleure. Tout est bien sombre pour le moment, si la décision est prise enfin de tout vendre et de quitter Gstaad, rien n'est vendu encore et le désastre est toujours à la porte. Physiquement je ne vais guère, L. est déprimée, j'ai été atteint par le refus, à cause de mon âge, de pouvoir travailler à l'université de Fribourg. Je sens que je puis être repoussé de partout. Je n'arrive pas à me mettre vraiment au travail, je perds du temps, au lieu d'abattre mes cinq ou six heures d'écriture coûte que coûte. Pourtant il se pourrait qu'après cette longue stagnation, dans quelques mois, une vie nouvelle commence. Je voudrais tant retravailler dans une équipe mais peut-être est-ce l'œuvre solitaire qui m'attend. Il ne faut pas vouloir et laisser se faire, du fond du cœur, laisser se faire ce qui doit être.

H. B.

Né en 1913 en Belgique, Henry Bauchau est poète, dramaturge, romancier et psychanalyste. Son œuvre, essentiellement publiée par Actes Sud, est aujourd'hui traduite dans toute l'Europe, aux Etats-Unis, en Chine et au Japon. Il vit à Louveciennes.

DU MÊME AUTEUR

- GÉOLOGIE*, poèmes (prix Max-Jacob), Gallimard, 1958.
GENGIS KHAN, théâtre, Mermod, 1960 ; Actes Sud-Papiers, 1989.
L'ESCALIER BLEU, poèmes, Gallimard, 1964.
LA DÉCHIRURE, roman, Gallimard, 1966 ; Actes Sud, 2003.
LA PIERRE SANS CHAGRIN, poèmes, L'Aire, 1966 ; Actes Sud, 2001.
LA MACHINATION, théâtre, L'Aire, 1969.
LE RÉGIMENT NOIR, roman (prix Frans-Hellens, Prix triennal du roman), Gallimard, 1972 ; Les Eperonniers, 1987 ; Actes Sud, 2000 (nouv. éd. revue) ; Babel n° 647, 2004.
CÉLÉBRATION, poèmes, L'Aire, 1972.
LA CHINE INTÉRIEURE, poèmes, Seghers, 1975 ; Actes Sud, 2003.
LA SOURDE OREILLE OU LE RÊVE DE FREUD, poème, L'Aire, 1981.
ESSAI SUR LA VIE DE MAO ZEDONG, Flammarion, 1982.
POÉSIE 1950-1986 (prix de la Société des gens de lettres, Prix triennal de la ville de Tournai), Actes Sud, 1986.
L'ÉCRITURE ET LA CIRCONSTANCE, Chaire de poétique de l'université de Louvain-la-Neuve, 1988.
CEDIPE SUR LA ROUTE, roman (prix Antigone, Prix triennal du roman, grand prix de l'Union latine 2002), Actes Sud, 1990 ; Babel n° 54, 1992.
DIOTIME ET LES LIONS, récit, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 279, 1997.
JOUE APRÈS JOUE, journal 1983-1989, Les Eperonniers, 1992 ; Babel n° 588, 2003.
HEUREUX LES DÉLIANTS, poèmes, Labor, 1995.
ANTIGONE, roman (prix Rossel), Actes Sud, 1997 ; Babel n° 362, 1999.
PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ D'ESCHYLE, adaptation théâtrale, Cahiers du Rideau, 1998.
JOURNAL D'ANTIGONE, journal 1989-1997, Actes Sud, 1999.
LES VALLÉES DU BONHEUR PROFOND, récits, Babel n° 384, 1999.
EXERCICE DU MATIN, poèmes, Actes Sud, 1999.
L'ÉCRITURE À L'ÉCOUTE, essais, Actes Sud, 2000.
THÉÂTRE COMPLET, Actes Sud-Papiers, 2001.
PASSAGE DE LA BONNE-GRAINE, journal 1997-2001, Actes Sud, 2002.
CEDIPE SUR LA ROUTE, livret d'opéra, Actes Sud, 2003.
L'ENFANT BLEU, roman (grand prix de la Société des gens de lettres pour l'ensemble de son œuvre), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 727, 2006.
LA GRANDE MURAILLE, journal 1960-1965, Babel n° 684, 2005.
EN NOIR ET BLANC. VU PAR LIONEL, nouvelles, Editions du Chemin de fer, 2005.
NOUS NE SOMMES PAS SÉPARÉS, poésie, Actes Sud, 2006.
LE PRÉSENT D'INCERTITUDE, journal 2002-2005, Actes Sud, 2007.
LE BOULEVARD PÉRIPHÉRIQUE, roman (prix Inter 2008), Actes Sud, 2008 ; Babel n° 972, 2009.
LA LUMIÈRE ANTIGONE, poème pour le livret de l'opéra de Pierre Bartholomée, Actes Sud, 2009.
POÉSIE COMPLÈTE, Actes Sud, 2009.

HENRY BAUCHAU

Les Années difficiles

JOURNAL
1972-1983

ACTES SUD

*Pour Virgile et Rose-Marie.
Ce livre leur parlera de*

*Pierre-Jérôme,
Françoise,
Jean-Pierre
et L.*

*“Les certitudes distraites, elles sont nos
fondations.”*

RENÉ CHAR

1972

1^{er} février 1972

C'est dans une atmosphère étrange que je commence ce cahier. Après l'écrasante fatigue de cet automne il y a eu le répit de Noël, puis une reprise de confiance dans mon travail d'écrivain en écrivant l'article sur Jouve. Il y a eu ensuite la représentation par des étudiants de Louvain qui m'a montré que *La Machination* avait un pouvoir dramatique. Durant toute cette période il y a eu la révélation de la crise de Montesano. Maintenant il y a l'arrivée des épreuves du *Régiment noir* et le retour de ce livre dans ma vie. L. pour le moment est tendue comme moi dans la lutte pour faire survivre notre école, il y a une part de tendresse là-dedans.

En agissant ainsi je ne fais que remplir mon devoir envers L. J'en ai été récompensé puisque c'est à travers elle que passe ce mouvement de prière qui me soutient depuis plusieurs mois et qui me fait connaître une relative sérénité ignorée jusqu'ici.

J'oppose une grande résistance à cela, tant que la volonté de faire une œuvre demeurera en moi, tant que mon regard restera dirigé vers l'oubli de l'ego il n'y aura pas d'échec fondamental. Mon sentiment d'échec n'est pour le moment qu'une vue fausse.

2 février 1972

Correction d'épreuves, puis cours sur le *Partage de midi*. Trop court pour être intéressant. Je déjeune seul,

soleil exquis. Je vais skier et fais deux descentes agréables du Wasserngrat. Puis correction d'épreuves au soleil. Il y a des longueurs dans le récit du début de la guerre de Sécession mais il est trop tard pour changer.

3 février 1972

Je suis touché par ce que L. me dit le soir : que le désordre de ses propos reflète celui de son esprit. Ne l'ai-je pas assez appuyée, aidée ? Il est certain qu'au cours de l'été où elle a fait les grands travaux à Montesano, qui n'ont depuis cessé de peser sur nous, j'ai fait un choix en faveur de mon livre.

Rêve du 4 février 1972

Je vois le maréchal Foch, à la fois comme personne glorieuse et comme vieille baderne dépassée. Il y a des jeunes gens aux longs cheveux.

4 février 1972

Réflexion saisissante trouvée dans une composition d'une élève : "Nous ne sommes qu'une partie de nous-mêmes..."

5 février 1972

Une heure de correction d'épreuves du *Régiment noir*. Il me semble qu'à partir de la bataille de Chancellorsville le livre ne cesse de s'améliorer et ne comporte plus de longueurs. De nombreux passages m'émeuvent beaucoup en les relisant. Je suis resté près de ce livre qui, par d'autres côtés, me paraît si loin.

Belle promenade à skis sur la nouvelle piste de Schönried. Vues admirables sur les montagnes environnantes et piste agréable.

1^{er} mars 1972

Je m'endors, fais un rêve indistinct mais d'une telle douceur qu'il m'a éveillé d'un doigt léger. Pendant un long moment je suis resté plein d'un bonheur émerveillé, serein et apparemment sans cause. Le rêve lui-même semble avoir été absolument sans image, mon seul souvenir est celui d'une image gris-beige et rayonnante. Cela semblait la couleur même de la tendresse apaisée et de la douce sagesse. J'en ai été comblé comme un enfant. J'ai ressenti une grande reconnaissance pour ce qui est.

3 mars 1972

Aujourd'hui les championnats de ski. Modestes si on les compare aux années précédentes mais qui se déroulent dans une atmosphère très sympathique.

Peu après mon réveil une phrase s'inscrit en moi et se précise pendant ma douche : "Je regarde." Elle m'apparaît non comme un fragment d'un rêve mais comme un message de la nuit au jour. Un message qui me dit d'écrire et comment écrire.

Reçu la maquette de couverture du *Régiment noir*. Déçu par son côté conventionnel, mais Claude Gallimard l'a approuvée et il vaut mieux laisser les choses se faire.

5 mars 1972

Hier lettre des éditions Gallimard qui me dit que mon livre ne paraîtra qu'en mai. Cela me cause une grande

déception. Je suis encore impressionné par le mauvais souvenir de la sortie de *La Déchirure* vers la même date. Il faut en prendre mon parti et ne pas me laisser impressionner. Il faut faire ce que je puis pour appuyer ce livre mais ne pas vouloir, laisser se faire. Ou bien il vient à son heure et fera son chemin ou il n'est pas dans la ligne du temps et il est inutile de m'ameuter intérieurement.

12 mars 1972

C'est maintenant que je puis entrer dans l'atelier spirituel. Avant cela la clé de l'avancement pratique me manquait. Le savoir et l'être n'allaient pas de pair.

La fatigue et le reste sont des manifestations de résistance, il ne faut pas forcer, il ne faut pas non plus m'arrêter.

Quant à l'écriture et à la peinture, il faut que je me persuade que cela peut attendre, ce qui se passe en moi est plus important. C'est pour cela que je dois concentrer mes forces et mon temps.

19 mars 1972

Hier soir dîner à Montesano, atmosphère cordiale et même familiale, agréable. De retour à Beau Soleil conversation avec Irène et Philippe de Monès sur les vagues souterraines qui portent les grands mouvements sociaux et qui retombent brusquement. Comme la vague qui a porté les fascismes, celle qui a porté la Révolution française puis Napoléon et dont les reflux brusques semblent inexplicables. On rationalise tout cela en Histoire par des chaînes de causes et de conséquences mais ce n'est pas convaincant. Les grands événements humains ne peuvent s'expliquer par des causes seulement humaines. Il y a des actions cosmiques cachées pour nous par le voile de Maya, mais peut-être par des perceptions plus fines, un être plus épuré peut-il les reconnaître.

24 mars 1972

Entrevue avec le Dr Robert Dreyfuss.

— “Il faut garder sa part d’homme ordinaire, rester en communication, garder son mélange d’apollinien et de dionysiaque, sa folie avec sa sagesse.

— Voyez-vous j’ai relu un de mes anciens poèmes, «Géologie», j’ai été étonné de voir que dès ce moment je savais beaucoup de choses.

— Comme tous les poètes vous savez plus de choses que vous n’en savez.

— Ouspensky rapporte que Gurdjieff disait que le savoir et l’être doivent être parallèles.

— Je dirais même superposés.

— Gurdjieff pensait que le problème de l’Occident c’est que son savoir excède son être.

— C’est un fait constant. Peut-être parce que le savoir est devenu trop facile. L’être reste en panne ou court loin derrière. Et que fait la psychanalyse dans tout cela ?

— Elle rétablit les connexions, elle nous révèle les pouvoirs qui sont en nous, elle nous révèle l’immensité intérieure puis elle nous laisse nous débrouiller avec tout cela.

— Que peut-elle faire d’autre ? L’analyste n’est pas un maître. Faut-il un maître ?

Toute notre formation tend à développer le savoir aux dépens de l’être. Parce qu’elle privilégie la parole. Les écoles et les universités forment des parleurs, des gens qui savent comment répondre aux questions. La culture, l’instruction demeurent bourgeoises sous tous les régimes. La façon d’aborder les problèmes, de poser les questions. La parole est bourgeoise. Qui sait comment pense le peuple ? Il s’exprime autrement, non sans force, mais dans une civilisation rationnelle la prédominance est à qui sait s’exprimer. Dès qu’on sort du savoir on bute sur le silence. Les gens ont peur du silence. Dans une réunion dès qu’un silence apparaît on cherche à relancer la discussion, comme si le silence était l’ennemi ou la mort.

— Dans un évangile apocryphe de saint Jean il parle de notre père qui est au ciel et de notre mère la Terre. Le ciel dit la parole de Dieu mais la terre, et cela est d'égale importance, dit la parole de la nature. Je trouve belle cette réintégration du féminin en Dieu.

— Oui, la Vierge est trop idéale pour s'intégrer vraiment dans la puissance divine, mais dans la mère Terre il y a à côté de la bonté l'élément de terreur qui est aussi propre au sacré.

— Avez-vous vu l'émission d'hier consacrée à Séguy ?

— Non, mais je l'ai souvent entendu.

— Cela m'a frappé car c'est un type d'homme que je connais. Un curé de gros bourg. La même rondeur cachant la même décision, une adéquation au réel visible et actuel. Un sens des manœuvres cachées. Un homme de la parole lui aussi et qui sait avec simplicité se mettre à niveau. Un homme d'ordre et sans doute un homme de foi, un partenaire sérieux. Dans le désordre général du monde occidental c'est là qu'est aussi la construction ecclésiastique.

— Oui, c'est là sans doute. Il y a une tentation de l'ordre. Vous connaissez le terrible mot de Goethe : «Je préfère l'injustice au désordre.»

26 mars 1972

Journée de samedi passée à faire des bulletins, à dormir, je suis très fatigué, et à lire les *Récits de la demi-brigade* de Giono qui me touchent car c'est le héros de l'admirable *Un roi sans divertissement* qui réapparaît. Ces récits sont prenants mais n'ont pas, et de loin, la qualité du roman. Pourtant on y sent l'unité d'un certain monde de Giono : l'époque Louis-Philippe, Pauline de Théis, les chevaux, le paysage de vent et de neige. Est-ce sa véritable époque, celle d'une autre vie ?

De cette journée je me rappelle une brève promenade dans la chaleur, après déjeuner. La douce

fraîcheur sous les sapins et les premières bouffées de parfum.

27 mars 1972

Très fatigué encore hier dimanche. Le temps tourne, il fait gris. Départ d'Emmanuelle Bauchau. L'autre jour elle m'a parlé de ma ressemblance avec Jean. J'aurais voulu en savoir plus mais elle n'a pu l'exprimer.

Je lui ai dit : "C'est un moine." Cela l'a fait rire, d'un rire heureux. Moi, est-ce que je ne deviens pas aussi une sorte de moine ? J'ai terminé *Heureux les pacifiques* d'Abellio. Le roman est moins beau que *Les yeux d'Ezéchiel sont ouverts*, l'écriture surtout en est moins dense et parfois schématique. Il y a déjà une richesse dans les personnages et dans les thèmes, une richesse de ciel et d'obscurité, une charge céleste et une pesanteur de sexe et de terre. On voit dans les personnages d'Abellio le danger dont me parlait Robert Dreyfuss, le développement du sacré entraîne un développement correspondant du goût de la destruction et d'un orgueil satanique. Je suis attiré par ces grandes perspectives et en même temps je m'y sens sur le terrain peu sûr de l'orgueil. Là aussi il me semble que le savoir dépasse l'être.

28 mars 1972

Téléphone à Jouve le soir. Blanche va mieux, elle recommence à marcher. Il me dit, comme je m'y attendais, qu'il a coupé de mon article, les passages sur d'autres écrivains. "Ce sont, me dit-il, des choses dites lors de promenades, entre amis. Dans un texte elles prennent trop d'importance." Notamment mes réactions au sujet d'*Amers*. "Je ne voudrais pas blesser Saint-John Perse."

29 mars 1972

Lors de notre dernier entretien Robert Dreyfuss m'a dit : "Quand j'arrive au terme de mes pensées je m'aperçois que je crois à la poésie. C'est la puissance qui soulève la vie, savez-vous que Lénine pensait ainsi ?"

31 mars 1973

Ce matin ski avec Pierre-Jérôme, mais le temps est trop doux, la piste est molle et glisse mal. Ensuite je vais nager.

Idée d'un poème sur le thème : Le monde ne produit peut-être qu'une seule parole dans un silence éternel. Une parole que je dois lire en silence dans le livre de moi-même.

1^{er} avril 1972

Je lis des fragments des *Fioretti*, cela me touche toujours mais que signifie cette hyper-humilité, sinon que le monde est accepté comme épreuve. L'injustice y semble nécessaire pour équilibrer l'amour. La pauvreté est aimée sans condition, sans précaution. On saute sans filet et on se confie totalement en Dieu. En comparaison de cela, je me sens profondément bourgeois. Je ne conçois pas la vie sans une organisation de vie ce qui est le contraire de l'esprit franciscain initial.

2 avril 1972

Jour de Pâques. J'en ai pris conscience, il y a une gêne, quelque chose m'incline à nouveau vers le Christ et le monde chrétien, je ne puis y adhérer pourtant, quelque chose est mort et je lis ce matin dans l'Evangile que le Christ dit aux sadducéens : Il est le Dieu des vivants, non des morts. Il y a beaucoup de mort dans l'Eglise. Je vais voir près de L. à la télévision la messe

pontificale en plein air devant Saint-Pierre. Il y a une grande simplification de la décoration et des rites. C'est émouvant par moments mais de quelle émotion, de celle des choses qui meurent ou de celles qui mu-tent ? On sent qu'il y a encore une vérité dans la coupe mais elle n'est pas claire ni pure. Il s'agit d'une vérité d'hommes du passé, une vérité embourgeoisée, il s'agit de maintenir dans certaines limites les masses, de les assister mais non de la folie de la croix ni d'une vie divinisée.

Imaginons la rencontre de Rimbaud et de Paul VI au sein de cette cérémonie, qu'en pourrait-il résulter ? Mais la rencontre de Rimbaud et de saint François ?

Ce vieux Paul VI est touchant, il fait l'effet d'un grand fonctionnaire qui a beaucoup travaillé et mené une vie probe et honnête, la spiritualité n'est pas exempte de son visage mais on y sent bien plus le poids. Le poids de la vie, des responsabilités et celui de l'Eglise.

Saint Jean de la Croix dit : "Ce qui touche le cœur de Dieu et en triomphe, c'est une ferme espérance..." Ce qui me manque pour franchir un certain pas c'est cette ferme espérance. Je ne sais pas si je pourrais encore la faire jaillir de moi.

Dans l'après-midi j'écris l'amorce d'un poème, puis un autre.

L'ATTENTIVE

Avec les mots de l'ange
et la langue perdue
tout est gravé sur les ruines du rêve
et dans le livre de moi-même
Avec des mots de neige
tout est écrit dans le livre du ciel
par le vol des mésanges
et par la giboulée d'avril

3 avril 1972

Ecrit aujourd'hui :

IMPRONONCÉE

L'univers tout entier peut-être n'est-il qu'une parole
Eternellement tue
Retenue
Nécessaire
La seule parole encore imprononcée
Par ton silence

Ce petit poème est un événement important dans ma vie intérieure car il fait de ce qui n'était hier qu'un poème le début d'une série. Je suis ainsi fait qu'il m'est beaucoup plus aisé de continuer une série que d'entamer un poème nouveau.

Arrivée de Marie-Paule Damiron, retrouvée toujours avec le même plaisir. Elle me parle de son voyage aux Indes, de la rencontre de son gourou et de l'exposition de Horia Damian.

5 avril 1972

J'ai terminé hier un troisième poème : "Les yeux d'argile." Mon projet s'éclaire, il s'agit de faire un *Blason du corps délié*. Aujourd'hui j'en ai commencé un autre sur la main. Quelle joie de sentir la voie intérieure revenir. De me dire que cela va peut-être continuer, qu'une série est en train dont la réalisation dépend sans doute de ma ténacité. C'est un peu ainsi et dans des conditions qui n'étaient pas meilleures qu'a commencé *La Pierre sans chagrin*, série pour laquelle j'ai toujours une prédilection car c'est une œuvre qui m'a aidé, une œuvre de force née de la misère et du chagrin.

6 avril 1972

Terminé aujourd'hui le quatrième poème : "Les mains limpides." J'y ai travaillé avec joie ce matin, puis après le thé. Après le déjeuner à nouveau un peu incommodé comme hier mais je suis allé skier avec Marie-Paule Damiron et cela a passé. Je suis très frappé de tout ce qu'elle me dit du séjour qu'elle a fait en Inde. Comme s'il existait encore là une sorte de paradis pour l'esprit et pour le corps. Un lieu de noblesse, de dévotion et de beauté.

Ce matin je m'éveille fatigué, déprimé et plein de revendications intérieures lassantes. Je prends ma douche, je lis cinq minutes un beau texte de saint Paul, le début d'une lettre aux Corinthiens, puis je fais ma relaxation. Je n'arrive pas à me concentrer tout le temps – je n'y suis encore jamais parvenu – mais je me relève avec plus de force. Sans doute, car achevant de m'habiller je m'aperçois en train de sourire et de sauter sur place pour éprouver mes muscles. Ma dépression disparue n'a pas remis le nez à la fenêtre.

14 avril 1972

Meilleure journée, l'angine semble s'atténuer. Le matin leçon de yoga qui m'encourage tout en me faisant voir dans quelle raideur je me suis laissé couler. Promenade agréable avec L. après déjeuner. Puis je reprends le poème "Signes du sang". Je l'abrège, je le lime et le trouve beau finalement. Heures vivantes données à ce travail. C'est le sixième poème achevé de la série. Voilà deux ans ou presque que je n'avais plus achevé un poème valable. Je sens pourtant qu'essentiellement je suis poète, le reste se pose sur cette racine.

15 avril 1972

Heureux ce matin d'avoir achevé mon sixième texte. Promenade au milieu des sapins ce matin. Je touche

des arbres. Ce n'est encore pour moi qu'un exercice de foi. Cependant je constate que cela m'a fait prendre une conscience beaucoup plus vive des arbres et de la puissance de leur vie. C'est un moment heureux, je me sens en accord avec tout et en état de positivité.

Célébration est sorti depuis une quinzaine. A part une bonne lettre de Starobinski, pas de réaction. Je crois que Pache a fait une erreur en le faisant sortir avant Pâques. Les vacances bloquent tout. Il faut d'ailleurs se faire une raison, actuellement on écrit des poèmes pour soi et peut-être pour une autre époque. Le plaisir des gens n'est plus là, ni leur centre d'intérêt.

19 avril 1972

Deux heures de cours qui m'ont été pénibles ce matin : Apollinaire et Claudel, dans une atmosphère lourde et un manque d'intérêt apparent qui m'a suffoqué. Je me suis débattu, j'ai essayé de les animer. En réalité c'est leur connaissance du français qui est insuffisante. Etrange, j'aurai passé une grande partie de ma vie à enseigner à des étrangères et à être incapable de surmonter la barrière des langues.

Je sens se rapprocher avec inquiétude la date de sortie du *Régiment noir*. Je suis devenu si introverti que je ne sais vraiment ce que je pourrais faire pour aider ce livre à ne pas mal naître.

Il faut m'obstiner car un poème en engendre un autre. L'équilibre est difficile à trouver. Il faudrait une source de vitalité plus vive, je ne l'ai pas encore trouvée.

Je porte en moi les inscriptions de mes erreurs passées. Parfois je pense à elles avec beaucoup d'amertume, mais comme me l'a dit L. l'autre jour : "Il y a toujours un trop tard et c'est par tes erreurs que tu es arrivé à tes vérités."

20 avril 1972

Cours ce matin, moins pénible qu'hier. Dans l'après-midi projection du film sur Paul Delvaux. Il est très beau, la musique l'accompagne quoiqu'elle soit peut-être trop insistante. Mes vers, piqués ici et là, n'ajoutent pas grand-chose au film, ils sont trop éloignés les uns des autres et ont été mal choisis.

Idée d'un titre pour ma série de poèmes : *La Pensée du corps*.

21 avril 1972

Entretien avec Robert Dreyfuss :

“Je voulais vous écrire à propos du poème que vous m'avez envoyé, puis je n'ai pas pu. Je l'ai beaucoup aimé tant pour la forme que pour le fond, il rencontrait mes préoccupations du moment sur la nécessité de secouer l'impérialisme que depuis le XIX^e siècle nous faisons peser sur notre corps. Et pourtant au moment où vous regrettez de n'avoir pas été un homme de l'outil et de n'avoir pas œuvré dans la matière, à ce moment précisément vous faites avec votre poème une œuvre matérielle, car ce n'est pas une idée c'est un fragment de nature que vous mettez au jour. Vous avez le don de nous révéler des vérités simples, toutes proches mais qui restent cachées.

— C'est lié à mon évolution personnelle, ce sont les exercices de relaxation que je fais chaque jour qui m'ont amené à reconsidérer le corps et la part qu'il tient non dans notre pensée intellectuelle mais dans notre pensée totale. C'est pourquoi j'ai tenté d'élucider les inscriptions en nous du sang, l'action des jambes, des yeux. Maintenant en pensant aux pieds je travaille à un poème qui voudrait marquer que presque tout ce qui importe est d'abord sous nos pieds. Je cherche à lire l'écriture du corps.

— C'est par là que vous êtes un révélateur de significations cachées, en les exprimant vous permettez

aux autres de vivre. Comment avez-vous évolué ce dernier mois ?

— Pour le moment ce qui rend tout cela pénible c'est que pour l'avenir de Montesano nous devons attendre septembre, sans savoir si nous aurons le recrutement nécessaire. Chaque jour il faut attendre les inscriptions une à une. C'est tuant. En février et mars cela marchait, maintenant c'est le vide à nouveau et l'incertitude complète sur l'avenir.

— Et comment fait L. ?

— Elle demeure passive, faisant le nécessaire au moment voulu et le faisant bien. Le reste du temps elle lit.

— Ce que vous ne supportez pas bien ?

— Je sais qu'elle a raison, mais comme ma vie est très active, parfois je le supporte avec peine.

— Si vous savez qu'elle a raison, cela a peu d'importance. Ce que vous devriez faire pourtant c'est vous préoccuper d'une solution de rechange au cas où le recrutement ne répondrait pas à votre attente.

Vous avez un rôle à remplir comme les autres poètes. La vie quotidienne est si terre-à-terre en apparence, si plate et pourtant elle n'est pas vécue comme ça, quelque chose la soulève, mais nous ne savons pas quoi, c'est aux poètes et aux artistes de nous le révéler, de nous montrer ce que nous sommes vraiment et ce que sont la richesse et la poésie réelles de nos vies. En cela les poètes sont les premiers et les plus vrais des réalistes.

Je repense à Giono, je viens de lire enfin *L'Iris de Suse*. C'est très beau, à la fois plein de sobriété et de réalisme. Son grand mérite c'est d'avoir un langage très écrit qui est en même temps un langage parlé. Il récrit un langage parlé en l'abrégeant et en le renforçant mais tout le temps on sent le souffle, la voix, le cheminement de l'esprit en mouvement.

— C'est qu'il arrive à tout interioriser.

— Vous avez dans d'autres registres un don du même ordre, le lecteur profère lui-même votre parole,

il la découvre ou croit la découvrir en lui au fur et à mesure. C'est le fruit d'un long travail, Giono n'avait pas ce don dans ses premiers livres.

— C'est exact, je viens de lire *Le Grand Troupeau*, j'ai été étonné de le trouver si verbeux malgré de beaux passages.

— Avez-vous déjà essayé de vous laisser porter par le souffle ? Quelle respiration faites-vous ?

— Une respiration yoga.

— C'est encore un effort, une action du sujet. Essayez aussi de vous laisser respirer. De vous laisser porter par le souffle comme un navire par la vague.

— Je vais essayer, je suis attiré à cela par le seul fait de vous entendre.

— Un inconscient qui fonctionne bien, c'est celui qui manifeste des désirs. Tous ne sont pas réalisables, peu le sont parfois et c'est un peu le cas pour vous maintenant avec les difficultés qui vous entourent, mais qu'importe si ces désirs, si ce mouvement en se heurtant aux obstacles provoque un autre mouvement et crée une dialectique. Il me semble que pour le moment vous allez donc bien.”

Déjeuner avec Jacques. Il me dit qu'à son collège un groupe d'étudiants a organisé des soirées poétiques où ils lisent leurs œuvres et des poèmes qu'ils aiment. “Ils sont venus à quarante, dit Jacques, animés d'un véritable amour de la poésie.”

Que veut dire Nietzsche quand il affirme qu’“on a toujours à défendre les forts contre les faibles” ? Notamment ceci, qu'il faut constamment préserver l'inconscient, réservoir de la force, contre les empiètements du conscient. Et le corps contre les abus de puissance de l'esprit.

Vu dans l'après-midi le film *La Salamandre* que j'ai beaucoup aimé. Avec une bonhomie très suisse c'est en réalité très percutant. La réalité y est montrée avec son absurdité, son prodigieux gaspillage humain, mais

la part irréalisée de nos rêves, de nos aspirations les plus simples y est indiquée d'un doigt léger. L. me fait remarquer l'apparition brève et charmante de la femme de l'écrivain comme celle d'un être qui a conquis son autonomie et largué ses préoccupations inutiles dans le cosmos.

22 avril 1972

Je reprends aujourd'hui le poème sur les pieds. J'y travaille presque toute la journée et il commence à prendre forme. J'en avais presque désespéré, ce soir j'ai le sentiment qu'il va aboutir. Dans l'après-midi, belle promenade mais par un temps glacé et sous un ciel gris.

23 avril 1972

Hier soir nous sommes allés voir *Easy Rider*, beau film que je n'avais pas vu. Plus sensationnel mais moins percutant que *La Salamandre* parce qu'il ne va pas aussi loin dans la réalité. Tout cela, tout de même, va dans le même sens de libération.

Continué toute la journée mon poème, vers 5 heures il est presque au point et nous allons nous promener. L. lui trouve un titre qui m'enchant : "Les pieds sur terre." Ce qui la rend, elle aussi, heureuse. Je sens qu'avec ces vers brefs je suis en train de trouver un nouveau style poétique qui pourrait me permettre d'exprimer de nouvelles choses. Le style que je cherchais l'été dernier quand je réfléchissais aux poèmes de 1914 d'Apollinaire.

Grande joie à finir ce poème, le huitième.

Le soir, vu à la télévision *L'Année dernière à Marienbad*, film vu déjà il y a quelques années. C'est beau, les images en sont parfois admirables, c'est pourtant

comme le nouveau roman, un art qui nous retire de la réalité, il nous emmène dans un univers de beauté formelle et de grands rêves déchirants. C'est typiquement une œuvre où la prédominance de la forme permet d'éluder les problèmes qui se posent à nous sur le plan collectif comme sur le plan personnel.

25 avril 1972

Je retrouve dans un carnet ces notes prises à Paris en mars dernier : Exposition Morandi, belles natures mortes de bouteilles qui atteignent à des proportions de forêts ou d'idoles phalliques. Ceci me rappelle le projet que Rilke avait eu d'écrire des Hymnes phalliques. Le terme m'avait frappé rencontrant une sorte de projet souterrain que je porte en moi.

Dans le cadre de mes poèmes sur le corps ceci prend un sens nouveau. Il est vrai que j'ai envie depuis longtemps d'exprimer la signification phallique du monde, celle de la sexualité élevée, sur le plan du sacré.

Ce matin, je demande à L. si elle trouve que j'ai changé. Elle me dit : "Oui, beaucoup, tu es moins tendu et surtout plus présent." Je suis surpris, je ne m'attendais pas à cela. Quand on se vit au jour le jour on ne se sent pas évoluer.

A la télévision fragment d'une série de Rossellini sur les Actes des Apôtres. Il fait voir le côté très simple et oriental des débuts du christianisme mais ce n'est pas très convaincant. Il insiste particulièrement sur le ton révolté des premiers chrétiens, ce qui me semble une transposition de ce temps sur cette époque. Le climat de prophétie, de miracles, le don des langues, etc. me semblent avoir été plus fondamentaux. Un affleurement du divin semble s'être produit alors.

26 avril 1972

Promenade après déjeuner, soleil, vent. Je vois deux chevreuils qui m'observent longtemps tandis que je monte dans un pré. A contre-jour je ne les distingue pas très bien, quelle patience dans l'attente et l'observation, puis brusquement ils fusent chacun de son côté, lui vers le bois, elle vers d'autres pentes herbues où je la revois plus tard.

Exquise couleur des premières gentianes, les premières que je vois cette année, en groupe dans les prés. Bleu profond, riche, insondable et pourtant discret.

Cela m'évoque la phrase de Van Gogh à propos d'un tableau de Hals : "Des rubans de satin d'un petit bleu divinement doux."

8 mai 1972

Le paysage est tout vert, les haies sont pleines d'aubépines en fleur, quelle différence avec le froid et le ciel gris de Gstaad où les feuilles ne poussent pas encore. A Paris Marie-Claire m'attend, il fait doux, je suis un peu étourdi de revoir Paris mais la gentillesse de Marie-Claire, sa gaieté, son intérêt pour tout écartent ce peu d'angoisse. Elle a naturellement de quoi manger et me fait un petit souper bien agréable.

9 mai 1972

Petit déjeuner avec Marie-Claire puis je pars chez Gallimard en passant d'abord par Notre-Dame. J'y entre un instant, il n'y a à l'intérieur que des touristes, des guides commentent. C'est beau comme toujours mais il y a une pénétration de la rumeur touristique qui est pire que la solitude ou la désertion. Cela me fait penser à l'humilité de Dieu dont me parlait Dominique.

21 mai 1972

Repris ce matin "Les pieds sur terre" après un moment difficile de mise en train le travail fait hier soir porte ses fruits, l'inconscient a sans doute travaillé de nuit. Le poème, décanté, coupé de ses longueurs, s'articule assez vite et devient, je crois, très supérieur à ce qu'il était.

Déjeuner agréable, conversation avec Olivier Picard sur la terrasse où nous avons un bref instant de soleil. Ensuite un moment de soleil qui me détend un peu et je me retrouve à ma table pour taper non sans plaisir le poème achevé.

22 mai 1972

Dominique m'écrit que Mlle Mérence effectue une réparation par rapport à Mme Henriette. En la lisant je me dis : En somme c'est vrai. Mais je n'y avais jamais pensé en écrivant, je l'ai su à peine, je l'ai vécu comme une pulsion, non comme une pensée.

2 juin 1972

Le matin téléphone de Gisou Bavoillot qui me dit que mon livre est bien accueilli à Paris et pourrait avoir un prix. Cela me donne beaucoup de joie. Ensuite journée de travail normale.

21 juin 1972

Trop d'événements et de travail, je n'ai plus pu tenir ce journal. A mon retour de Bruxelles trop de travail en retard, la préparation des examens, beaucoup de courrier pour mon livre.

Puis ce fut la reprise de contact avec Mme Gillet, l'intérêt qu'elle a marqué pour nous acheter Montesano et la Pommeraie et l'idée qui a surgi de ne pas

faire une année de plus. Idée qui s'est concrétisée lorsque le directeur de la Banque cantonale nous a dit qu'il nous aiderait à franchir le cap difficile si nous décidions de vendre.

Voilà que maintenant la décision est prise et qu'elle est irrévocable. Le pas est sauté. Après vingt et un ans je serai délivré de ce formidable appendice et de cette préoccupation constante, et L. d'un travail qu'elle n'a jamais aimé. Cela se fera-t-il dans des conditions aussi favorables que nous l'espérons ? Ce n'est pas encore certain, mais de toute façon nous serons libres. J'ai encore peine à le croire et, à vrai dire, je ne le réalise pas encore complètement. L'année qui se termine a été si dure pour moi au point de vue travail et au point de vue santé que je suis encore spirituellement et physiquement pris dans sa mécanique.

Il me semble que nous avons été "conduits" à cette solution bien plus que nous ne l'avons cherchée ou voulue et c'est ce qui me donne confiance.

J'ai été plus attristé que je ne m'y attendais par le silence, jusqu'ici total, de la presse française sur mon livre. J'avais espéré que quelque chose de l'intérêt rencontré en Belgique se manifesterait en France. Rien. Je vais aller à Paris deux, trois jours au début de la semaine prochaine pour voir ce qu'il est possible de faire. Je m'étais préparé intérieurement à affronter le mur de silence, il a été malgré cela ressenti aussi cruellement qu'à la sortie de *La Déchirure*.

Ariane m'a dit il y a deux jours au téléphone que le livre pourtant se vendait très bien, que Claude Roy le lui avait dit et qu'un grand libraire le lui avait confirmé. Cela semblerait un miracle, ce qui me fait constater que mon esprit endolori n'est pas ouvert à l'espoir d'un bonheur. Ce qui se passe pour Montesano en est pourtant bien un.

25 juin 1972

Rêve : Delacroix vaincra. Je trouve ces mots sur mes lèvres ce matin après plusieurs autres rêves oubliés.

Delacroix : Cela m'évoque *La Lutte avec l'ange*, fresque que je ne suis jamais parvenu à faire aimer par les élèves autant que je l'aime moi-même.

Delacroix : C'est le romantisme. C'est un aristocratie aussi dont, que je le veuille ou non, je suis proche. Ce romantisme, c'est bien ce qui bouillonne au fond de moi-même.

26 juin 1972

Très impressionné depuis deux jours par la lecture du *Premier Cercle* de Soljenitsyne. C'est long peut-être, mais on ne s'en aperçoit pas, c'est assez inégal – les chapitres sur Staline sont faibles me semble-t-il – mais le roman nous entraîne irrésistiblement et nous touche par la présence de l'histoire et la vérité humaine des sujets traités.

Hier soir admirable clair de lune. Une paix exquise sur les arbres et sur les montagnes et la lune un peu jaune qui semblait venir de ce monde plus proche que le nôtre d'une naïveté essentielle. J'étais fatigué, je n'étais pas à la hauteur de ce qui était là ni de cette mise en page parfaite qui se dessinait du balcon entre les arbres noirs et le rayonnement léger des glaciers, il m'en reste pourtant comme la pression d'un doigt sur le cœur.

J'ai souvent envie alors de dire : je ne suis pas digne, non par culpabilité, mais parce que c'est vrai.

L. me conseille de peindre, elle a raison.

27 juin 1972

A la fin de l'après-midi j'ai joué au tennis. Cela m'a distrain et comme rajeuni. Puissance du jeu, alors que la natation est malgré tout un exercice.

Ce matin j'ai donné mon dernier cours à Montesano. Le dernier après vingt et un ans, cela me fait un drôle d'effet.

28 juin 1972

Levé tard hier à cause de la lecture du *Premier Cercle* qui me passionne et m'épuise à la fois. Ensuite réunion à Montesano avec les anciennes qui voulaient revenir. Cela sent la fin, il y a une tristesse mais aussi la gaieté des vacances qui viennent. L., pourtant heureuse de cette fin, a les yeux rouges. En moi le soulagement est plus fort que le regret et les bons souvenirs. Je ne me sens plus capable de porter ce type de charge. Une autre peut-être mais plus celle-là.

Après le déjeuner je reprends la lecture du *Premier cercle* bien plus longtemps que je ne voulais.

30 juin 1972

Terminé *Le Premier Cercle*, hier matin. L'humour noir de la scène finale termine bien le livre qui laisse les personnages en suspens dans notre imagination. Je suis très impressionné par ce livre. Comment tout cela est-il possible vingt-cinq ans après Lénine ? Cela fait supposer dans le marxisme une faille, un mépris de l'homme individuel et des garanties sans lesquelles la peur finit par régner en maîtresse. Cette faille n'est-elle pas la "hâte diabolique" qui nous pousse tous à des réalisations trop rapides, donc précaires, auxquelles nous sacrifions inconsidérément liberté, bonheur, et traditions spirituelles. Je sais bien que la liberté d'un paysan ou d'un ouvrier chinois était réduite à presque rien et je vois bien la nécessité d'une révolution, mais à vouloir trop la précipiter, en cherchant à concurrencer le capitalisme sur son terrain et non sur celui du bonheur l'URSS a été amenée à payer pour ses progrès un prix exagéré. Une des choses que j'apprécie dans

la voie de Mao c'est qu'elle est une autre voie et qu'elle met l'accent sur d'autres biens et d'autres valeurs.

Ce matin travail à Beau Soleil avant la graduation. Je reçois une lettre très touchante de Mercédès, tout ce travail n'a pas été fait en vain, quelque chose a marqué les élèves, plus que je ne croyais.

Graduation ensuite, la cérémonie est simple, cordiale, je dis quelques mots pour finir, sans beaucoup d'inspiration mais ce n'est pas ce qu'on attend de moi, la cordialité suffit.

Long repas un peu ennuyeux, puis l'émotion des départs. C'est le dernier que je vais vivre. Le temps s'est mis au gris et au froid ce qui m'affecte, je reviens assez désemparé à Beau Soleil.

Toujours le silence en France autour de mon livre. Le mur de silence.

2 juillet 1972

Relu *Le Chant du monde*. Il y a une atmosphère épique et tendre qui me touche et de grandes beautés mais il y a aussi beaucoup de longueurs et le style est souvent affecté dans sa recherche de la personnalisation des éléments et des forces de la nature. Le grand Giono est décidément celui de l'après-guerre.

7 juillet 1972

Avant-hier soir j'ai entendu mon interview avec Jacques Adout à Radio-Lausanne. C'était mieux que je ne croyais. Les questions de Jacques m'ont bien guidé. Mardi je suis allé à Lausanne pour une autre interview, très différente je crois. A ces moments je me sens vivre comme écrivain. Que cela est ridicule en somme puisque, quand je suis tout satisfait de mon importance, je ne fais que du commentaire sur une œuvre achevée depuis plus d'un an.

Je supporte très mal le silence de la presse française sur mon livre. Je m'y étais pourtant préparé intérieurement mais cela n'a servi à rien.

Lu avec grand intérêt *La Véritable Enfance de sainte Thérèse de Lisieux* de Jean-François Six, livre dont Dominique m'a parlé et auquel elle a consacré un article. Le point de vue de l'auteur me semble trop unilatéral, je le trouve trop tourné vers la positivité, vers l'épanouissement et l'amour. Il me semble peu compréhensif envers la mère et le père de sainte Thérèse. A côté de ce qu'a d'étroit et souvent de déclinant le milieu dans lequel elle a vécu il ne montre pas assez ce qui y subsistait de fort et de vivant. Mais tout cela en somme a peu d'importance à côté de la révélation qu'a été pour moi la personnalité étonnante de cette adolescente. Je ne sais pourquoi j'ai toujours été repoussé par ce que je trouvais le côté fade et "pluie de roses" du culte de sainte Thérèse. En réalité je n'y étais jamais allé voir. Ce que je viens de lire m'a plusieurs fois percé le cœur. Il y a là, notamment dans son sentiment maternel pour le criminel Pranzini, une génialité qui rappelle Rimbaud. Et elle a à ce moment quatorze ans et demi.

Jean-François Six : "Devenir comme des enfants (...) c'est se donner à l'inventivité, à la découverte, à la création."

"L'enfant (...) sollicite les adultes dans une voie inhabituelle de l'Histoire, la voie de la gratuité. Et cette voie paraît, paradoxalement, être capable de faire réussir l'Histoire, à l'encontre de la voie de mort qu'est la volonté de puissance."

11 juillet 1972

Françoise me confirme au téléphone ce que me disait sa lettre d'hier : mon livre, malgré le silence total de la presse, se vend bien, trois cent cinquante volumes par semaine depuis trois semaines, c'est un des livres

de Gallimard qui se vend le mieux. Je ne comprends pas comment c'est possible, sinon par une presse parlée qui remplace l'autre. C'est une nouvelle qui m'a rendu très heureux, il faudrait être au-dessus de cela mais le silence sur son œuvre est une épreuve pour un écrivain.

12 juillet 1972

La veille L. a eu un coup de téléphone de Pierre Jean Jouve. Leur extrême vieillesse, le désir que j'ai de savoir ce que Blanche pense de mon livre. Pierre dit à L. qu'il a coupé dans mon article ce qui a trait à des vivants pour ne pas créer de problème. En même temps il révèle son caractère irascible par ses démêlés avec certaines personnes dont il lui parle.

13 juillet 1972

Je reçois une lettre de Gallimard me confirmant ce que Françoise m'avait dit. Mon livre se vend et une réimpression a été décidée.

Cette nouvelle m'a fait grand bien, une détente intérieure, le sentiment d'une injustice réparée. Advienne que pourra de la critique, il y a eu une réponse même si elle est encore modeste.

Baldwin : "L'artiste et le révolutionnaire travaillent chacun à sa manière et paient le prix correspondant parce qu'ils sont tous les deux possédés par une vision qui les entraîne plus qu'ils ne la suivent... chacun a besoin de l'autre et a beaucoup à apprendre de l'autre..."

14 juillet 1972

Déjeuner avec Jacques Devriend, très las de l'enseignement qui aspire à une année de repos pour

pouvoir écrire et lire. Il me parle du *Régiment noir*. "C'est un très beau livre, un des romans importants que j'ai lus. A travers le temps vous me semblez rejoindre les Grecs par votre capacité d'insérer dans un récit ou un drame les thèmes fondamentaux. C'est un roman et en même temps c'est un poème. Il y a une grande tristesse qui le traverse, je dis grande parce qu'il nous mène au bord des larmes mais sans apitoiement. C'est la tristesse qui lutte, qui prend le parti de la vie, qui n'ignore pas la joie."

18 juillet 1972

Bonne nuit, bien dispersée ce qui permet la concentration du matin. Durant le petit-déjeuner L. m'expose ses doutes intuitifs sur la réussite de la vente de nos deux chalets à Mme Gillet. Elle pense à utiliser Montesano comme hôtel garni et à vendre la Pommeraie. Je ne sais trop pourquoi cette perspective me déprime. Sans doute parce que c'est le maintien dans une perspective assez attachée et mesquine. Mais après tout, pourquoi pas ? La voie de la pauvreté qui a encore pour moi de l'attrait peut se suivre dans cette direction-là d'une façon non spectaculaire mais peut-être très intérieure. De toute façon par le cadre de vie je demeure un privilégié.

Il faut que je sois ouvert, largement ouvert à toutes les solutions. "Préférer ce que tu préfères à ce que tu ne préfères pas c'est la maladie de l'esprit."

Hier long moment dans l'obscurité à écouter la *Passion selon saint Matthieu* de Bach, tandis que le feu retombé rougeoyait et projetait encore parfois sur les murs des reflets clairs. Passages très beaux chargés d'un sens confus mais plein de richesse. Les voix forment dans l'espace de vastes sphères. Tout a un commencement, une splendeur, une fin. C'est un univers de fleurs et de fruits sonores. Aux moments d'intensité on est toujours surpris, car ce que l'on croit le sommet

ne l'est pas encore, et parvient à un point plus intense.

19 juillet 1972

Plaisir à retrouver Jacques Devriend toujours aussi intellectuellement honnête et pur avec sa belle simplicité devant la vie. Une simplicité désarmée et qui montre que les armes ne sont pas si nécessaires que l'agressivité le croit.

Soirée avec lui à écouter du Bach. Plaisir à pouvoir parler avec un homme de savoir et qui comprend à demi-mot.

Ce matin belle promenade au sommet du Wasserngrat. C'est une promenade que je n'avais plus faite depuis longtemps et qui m'a ramené à mes premières années à Gstaad. Alors, à trente-sept ans je croyais avoir raté la première partie de ma vie et j'espérais me reprendre dans la seconde. Dans une certaine mesure je l'ai fait à travers erreurs et efforts, bonheur et malheur.

Pour déjeuner sont venus Jacques Bussy et Frédéric Wandelère. Bussy très informé de tout, parlant très bien, assuré mais pas important. Wandelère, un charmant novice comme le définit très bien L. Conversation agréable dont je me rappelle surtout ce que Bussy dit de la misère actuelle de l'Égypte, puis d'un séjour involontaire d'une semaine à Moscou, en attendant le Transsibérien. Il a été visiter les cimetières qui sont dans de grands parcs et où les familles pour prendre l'air durant les chaleurs venaient pique-niquer sur les tombes des leurs. Ce qu'il nous raconte du Transsibérien me donne grande envie de faire ce voyage.

20 juillet 1972

Et comme je me demandais sur quel pied danser ? Quelque chose répondit : sur les deux.

21 juillet 1972

Hier matin belle promenade au lac de Lauenen avec Jacques. Il me dit qu'il ne croit plus que de grands systèmes philosophiques soient possibles à notre époque. Nous éprouvons le besoin d'approfondir certains domaines plutôt que de faire de grandes synthèses. La science, l'expérience, la pensée ont éclaté dans trop de directions. Le vrai penseur de notre temps c'est peut-être quelqu'un comme Heidegger qui poursuit son propre cheminement sans se soucier de ce que dit la science.

En entendant cela je me dis que moi aussi en pensant poétiquement j'ai peut-être quelque chose à apporter.

Je pense à ce que Jacques Taminiaux m'a dit de Nietzsche : "Ce sont des diamants. Ils jettent des feux dans toutes les directions. Il faut laisser à ses pensées leur pouvoir de diamants et ne pas en faire un système."

Je montre à Jacques mes poèmes sur le corps. Il les aime beaucoup et préfère ceux où la forme est plus large, particulièrement "Les yeux de Laure". Il voit très bien que ce sont des poèmes de découverte où j'essaie d'apprendre du corps ce que j'ignore et ce qu'il a à me dire.

22 juillet 1972

Nuit lourde, orageuse dont je m'éveille tard et un peu brisé. Dans quel monde incertain et blessé ai-je plongé pendant ces heures ? Devant moi une journée épaisse et grise où rien ne m'attire ni ne me suscite. C'est comme durant presque toute cette année le temps du courage gris. Je me remets au travail et fais une sorte de brouillon de poème en partant du thème : Limpide est le courage du bonheur.

Après le déjeuner relaxation sur la terrasse. Vers la fin je m'endors un moment délicieusement, bonheur

bref, plein d'une confusion exquise. Bonheur de jardin, d'arbres, d'herbe et d'eaux. Comment expliquer cela, cette touche légère et bienheureuse de l'inconscient. D'autant que dès l'éveil je retrouve mes douleurs de cou et d'épaule et une lourdeur qui ne me quitte guère ces jours-ci.

Après le thé moment heureux et paisible à cueillir les dernières pivoinas, à couper les fleurs flétries et à redresser les plantes. Je veux retravailler le poème du matin mais je suis pris d'un accès de paresse et je lis quelques articles de journaux. Je vais nager ensuite avec un certain plaisir mais bien peu d'énergie disponible.

23 juillet 1972

Je n'ai pas connu, sauf un bref moment en 1950, la vraie pauvreté matérielle. Encore à ce moment avais-je un refuge possible dans ma famille. Robert Dreyfuss m'a dit très justement à Noël que ce n'est pas à la pauvreté matérielle que je semble appelé mais à la pauvreté en esprit. Je me suis depuis lors appliqué à réduire les dépenses pour des raisons personnelles à quoi m'invitait d'ailleurs notre triste situation financière. Je n'y arrive pas sans peine, constamment je remarque à quel point ma tendance est à la dépense et à tenter de résoudre les problèmes par l'argent. Je m'avise aussi qu'il est une pauvreté que j'ai connue et supportée fort mal c'est la pauvreté de gloire. J'ai désiré la gloire. La gloire sportive, la gloire militaire, la gloire littéraire et je n'en ai conquis aucune. J'aimerais être découvert comme le fut Michaux ou percer comme l'a fait Tournier. Je voudrais jouer un rôle dans la vie littéraire et politique comme l'ont fait Camus et Sartre. Je n'ai même pu obtenir une réputation auprès d'un petit nombre comme Jouve ou Saint-John Perse. Je suis demeuré obscur et au lieu de faire de cela une grâce je n'ai su qu'en souffrir. Cette pauvreté qui m'a été donnée c'est précisément celle dont je n'ai fait qu'une blessure narcissique.

Ce matin promenade au fond de la vallée du Turbach. En la remontant on voit la végétation s'appauvrir, plus guère d'arbres, peu de fleurs dans les prés, des pentes abruptes où quelques chasseurs à l'aide de jumelles guettent les chamois. Je suis sensible à cette pauvreté, à cette monotonie qui me semble rejoindre l'essentiel.

Au passage un très bel érable, tronc puissant qui se sépare en trois branches qui dessinent dans le ciel un carré aux angles arrondis. Il ne monte pas très haut mais sa forme est si pleine, si ramifiée, si naturelle que les yeux, les mains et les bras en sont ravis et comblés. Au pied son ombre est légère et douce. Au déjeuner L. me demande à brûle-pourpoint où je voudrais habiter si j'en avais le choix. Je ne peux lui répondre car je suis préoccupé par le problème de son activité à elle, je la vois très malheureuse sans une activité qui la passionne. Je lui retourne sa question mais cela la trouble, elle ne veut pas, avec sagesse, se poser ce problème avant que notre situation ne soit éclaircie.

En ce qui me concerne j'aimerais beaucoup faire quelques grands voyages mais je voudrais aussi travailler. Or, avec ma plume, quelques livres et quelques pinceaux je puis travailler partout.

24 juillet 1972

L'ÉCOUTÉE

Lumière en matière de Dieu
Et transparente sous l'averse
Plus que mémoire que transperce
Le cri bleu du martin-pêcheur

Le ciel est son collier d'aimante
Pour la méditation de l'air
Et la parole primevère
Qui garde sa pensée de plante

Rivière bergère lucide
Est l'envol du martin-pêcheur
Car l'amour est prompt et limpide
Est le courage du bonheur

J'ai terminé ce poème tout à l'heure. J'y ai travaillé deux jours auparavant sans aboutir à rien d'autre qu'à un texte éclaté. Je l'ai repris ce matin en y incorporant deux vers de "Sang vertical" poème décidément inabouti. C'est le thème du martin-pêcheur, venu d'une précédente version qui m'a remis aujourd'hui sur la voie. Je voulais en partant de "limpide est le courage du bonheur" exprimer l'idée de l'écoute et de l'attente de l'inespéré et de l'indicible.

29 juillet 1972

Descente à Lausanne. Au Beau Rivage viennent d'arriver Pierre Jean Jouve et Bianca. Bianca a bien fait d'insister pour que nous venions aujourd'hui car Pierre a l'air très déconcerté de se trouver là et bien fatigué. Cela le rassure et lui fait manifestement grand plaisir de nous retrouver. Peu après on annonce l'arrivée de Blanche. Elle a bien supporté le voyage. Il nous faut un moment pour trouver une entrée sans escalier puis sur les mauvaises indications d'un portier nous prenons un ascenseur qui nous mène au second étage. Avec la voiture de Blanche nous déambulons dans une masse de corridors avant de nous apercevoir qu'ils ne communiquent pas. Il faut redescendre arpenter un grand couloir et un autre ascenseur avant d'arriver au bon endroit. L'accueil que Pierre fait à Blanche est touchant. Quel changement, je me le rappelle si souvent dur, amer, exigeant envers elle. Voilà que maintenant c'est lui qui l'a prise en charge, lui qui est responsable de tout, qui ne doit rien oublier, qui doit prévoir et calculer. Son cœur s'est adouci et au lieu d'avoir une attitude critique envers tout il s'efforce de souligner les bons côtés et de voir ce qui va bien.

Elle au contraire semble durcie et révoltée par ce qui lui arrive. Elle est manifestement devenue très difficile. Dès son arrivée elle semble avoir surtout le souci de se débarrasser le plus vite possible de son infirmière qui doit regagner Paris par le train de nuit. L. qui veut lui parler se charge de l'infirmière et l'accompagne dans Lausanne et à la gare.

Pierre me fait une très triste impression, il a les traits creusés. Il a les jambes faibles et doit constamment s'asseoir. Depuis début mai il me semble avoir beaucoup maigri, il me dit d'ailleurs qu'il ne pèse plus que quarante-huit kilos. Il a vraiment l'air de s'incliner vers la terre mais son expression accablée, avec parfois encore des éclairs d'amusement dans ses yeux gris, n'est plus celle d'un retournement amer sur lui-même. Elle est beaucoup plus douce et s'éclaire d'une grande bonté quand il se tourne vers Blanche. Il a découvert l'autre concret, non plus l'objet de beauté ou de pensée ou le soutien de sa vie et de ses exigences, il a cette fois découvert l'autre dans sa vérité et sa misère et le véritable attachement. Il me semble que Blanche, qui a été si longtemps son soutien, est devenue maintenant plus que sa femme, elle est sa vie. Il sait que sans elle il ne pourrait plus vivre. Limitée, blessée, entravée, elle est son attachement à la vie elle-même et autour d'elle se sont concentrés ce qui lui reste de force et d'intérêt pour le monde.

Aujourd'hui au déjeuner il a eu une parole saisissante. "Blanche, a-t-il dit, ne s'est jamais occupée de son corps. Elle n'a jamais fait ni sport ni exercice, le corps n'avait qu'à suivre. La pensée et le cœur, et vous savez avec quelle force, occupaient tout. Et puis soudain avec cet accident elle est tombée dans son corps. Elle dépend de lui, elle y est enfermée et c'est contre ça qu'elle se révolte."

Rêve du 6 août 1972

Il y a une exposition en l'honneur de Pierre avant sa mort. Ce sont des pièces anciennes très belles certaines ornées d'inscriptions ressemblant à des runes. Il a écrit pour cela un poème en grands caractères. Il circule heureux et ému à travers l'exposition, je lis une partie du poème qui est très beau. A la fin de l'exposition on lui remet en cadeau un objet fait par quelqu'un de simple qui l'admire. Il est très touché.

7 août

L. me dit que Denise Mennet qu'elle a vue à Lausanne a entendu à la radio Pierre Seghers dire qu'il tient Henry Bauchau pour un des poètes méconnus du XX^e siècle.

9 août 1972

LE PREMIER PEUPLE

L'oreille
à la porte de sel
j'entends
sous l'océan
sommeil
une soudaine
enfance
J'entends
le premier
peuple.

Ce poème s'est lentement décanté au point que j'ai craint un moment, comme il m'est arrivé quelquefois, sa disparition. Je me demande si son sens initial, l'enfance est le premier peuple, persiste. L'enfance au fond de l'inconscient comme un regret et comme un espoir.

Ce que nous espérons tous aujourd'hui c'est de retrouver une participation, de former un peuple qui communique. C'était l'espoir du communisme, du mouvement de la jeunesse et des groupes ésotériques.

Cette communication ne peut pas se faire seulement par la parole, l'abus de l'information et de l'image la dilue. Ce n'est que par une poétique et une mystique de la vie quotidienne qu'elle est possible.

13 août 1972

Un passage du bel article de Paul Otchakovsky-Laurens sur *Le Régiment noir* me frappe beaucoup. C'est lorsqu'il dit : "Détruire le malfaiteur qui est en Pierre c'est à cela que s'attachent tous les autres personnages." C'est bien ce que j'ai voulu, il me le fait comprendre mais je l'ignorais. Je n'avais pas identifié Pierre comme le malfaiteur qui doit pousser sa sécession jusqu'au bout pour se transformer. Cette heureuse ignorance de ma part provient sans doute de ce que l'écriture de ce livre fut pour moi aussi une sécession dont je n'ai pas encore épuisé les conséquences.

14 août 1972

Nuit calme pourtant je m'éveille avec de fortes douleurs dans le cou. Ces douleurs m'enlèvent depuis des mois l'allégresse physique que je ressentais encore parfois. Je me blottis alors en m'éveillant et je prie. Je prie sans avoir vraiment la foi et peut-être sans l'espérer. Je prie du fond de l'humilité et d'une sorte de délaissement essentiel.

12 septembre 1972

Hier je parviens à voir Blanche un peu seule et je l'interroge sur le souvenir qu'elle a gardé de Freud. Elle